

De la musique avant toute chose

DANICK TROTTIER, *Le classique fait pop ! Pluralité musicale et décroissement des genres*, Montréal, XYZ éditeur, 2021, 264 pages

Gabriel Arseneault

Volume 15, Number 3, Summer 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96267ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arseneault, G. (2021). Review of [De la musique avant toute chose / DANICK TROTTIER, *Le classique fait pop ! Pluralité musicale et décroissement des genres*, Montréal, XYZ éditeur, 2021, 264 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(3), 23–24.

De la musique avant toute chose

Gabriel Arseneault

Chef de pupitre, sciences sociales et économie

DANICK TROTTIER

LE CLASSIQUE FAIT POP! PLURALITÉ MUSICALE ET DÉCLOISONNEMENT DES GENRES

Montréal, XYZ éditeur, 2021, 264 pages

La musique actuelle semble être dans une impasse. D'une part, des auteurs comme le journaliste Alain Brunet, dont l'essai *La misère des niches* (XYZ, 2018) a inspiré celui de Trottier, rappellent que la logique capitaliste *winner takes all* prévaut plus que jamais dans le contexte du numérique et des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft), induisant une pauvreté quasiment généralisée chez les artistes musicaux. D'autre part, des critiques comme le philosophe Roger Scruton (dont un de ses excellents textes a été publié sous forme de chapitre dans l'essai – non cité par Trottier – *Quand Platon écoute les Beatles sur son iPod. Musique pop et philosophie*, dirigé par Normand Baillargeon et Christian Boissinot aux PUL en 2012), déplorent la médiocrité croissante de la musique la plus populaire.

Danick Trottier, professeur de musicologie à l'UQAM et historien de la musique, ne partage pas ce pessimisme. Il signe ici un essai étonnant, présentant une perspective selon laquelle les choses s'améliorent et sont en voie de continuer à s'améliorer. Le développement bienvenu qu'il expose est le fait que les frontières entre le classique et la pop sont, notamment grâce au numérique, de plus en plus poreuses. Il en résulte une pluralité musicale à la fois plus grande et plus accessible que jamais auparavant dans l'Histoire.

Trottier débute son exposé en rappelant que la dichotomie classique-populaire ne date que d'environ deux siècles. Ce qui est convenu d'appeler le «classique» doit son apparition à trois développements historiques relativement indépendants les uns des autres. À partir de la fin du Moyen-Âge, certaines musiques relevant du répertoire religieux commencent à être écrites, leur confinant un certain prestige. Ensuite, à partir du XVIII^e siècle, se cimentent les notions d'individus et d'artistes créateurs se distinguant des artisans anonymes au service de patrons. Enfin, vers la fin du XVIII^e apparaît un public mélomane fréquentant les concerts, reconnaissant la musique comme une sphère d'activité autonome. La table est mise pour que se manifestent les génies de la création musicale, comme Mozart (1756-1791), mais surtout Beethoven (1770-1827), dont la consécration est consubstantielle à

l'érection de la notion de «musique classique». Plusieurs des créateurs de la fin du XVIII^e ne seront ainsi appréciés que plus tard. Jean Sébastien Bach (1685-1750), par exemple, n'est reconnu comme un géant qu'à partir de la fin des années 1820 grâce au travail de Félix Mendelssohn; Antonio Vivaldi (1678-1741) devra quant à lui attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour atteindre la gloire.

Sans nier les différences entre le classique et le populaire et sans verser dans le relativisme, le musicologue estime que nous n'avons qu'à gagner à nous ouvrir à une pluralité de genres musicaux. [...] Pour lutter contre l'hégémonie, il faut] une réponse politique forte, concourant à redistribuer les milliards des GAFAM vers des pôles locaux de création musicale.

Dans les années suivant la mort de Beethoven, l'idéologie de la musique sérieuse institue une forte dichotomie opposant la musique classique à la musique légère. S'inspirant des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, de Friedrich Schiller (1794), la musique «classique» serait celle qui élève l'âme. Intrinsèquement supérieure aux autres aussi bien sur les plans esthétique que moral et fortement associée aux élites, la musique classique se reconnaît aisément: elle a sa durée (assez longue), ses instruments, ses thèmes. La musique classique est finalement celle qui ressemble à celle des premiers génies consacrés de la musique, de Bach à Beethoven – d'ailleurs, Trottier déplore qu'encore aujourd'hui, les amateurs de musique classique rechignent à aller voir en concert des créations musicales plus récentes. Les chansons populaires sont en comparaison plus courtes, typiquement entre deux minutes et demie et quatre minutes, leur principal instrument est la voix et leurs thèmes sont ceux de la vie quotidienne.

Trottier rappelle qu'il n'y a jamais eu de parfaite étanchéité entre ces deux catégories de musique, socialement contingentes. Les opéras de Wagner ou les *Danses hongroises* de Brahms s'inspirent par exemple du folklore le plus populaire. Il n'en demeure pas moins qu'au cours des deux derniers siècles, les musiques classique et populaire ont évolué à peu près parallèlement. Encore aujourd'hui, rares sont les amateurs de musique qui, comme Trottier, se nourrissent abondamment de ces deux traditions musicales.

Avec l'arrivée, au XX^e siècle, de nouvelles technologies comme la radio, la télévision,



mais surtout Internet, «l'océan» séparant le classique du populaire s'est réduit à «un lac», nous explique Trottier. D'une part, les formes d'hybridités ont explosé. Une part substantielle de l'ouvrage consiste à présenter ces nouvelles formes: *classical crossover* (quand la pop s'imisce dans le classique, comme lorsque l'OSM partage la scène avec le groupe pop Les Trois Accords), *classical pop* (quand à l'inverse le classique s'imisce dans la pop, comme lorsque la rockeuse Vanessa Mae interprète les Quatre Saisons de Vivaldi), *modern classical music* (une spécialité québécoise, avec des étoiles comme Alexandra Strélski ou Jean-Michel Blais, dont les mélodies pour piano empruntent au pop un temps court et un air entraînant), *Mashup* (fondant par exemple un extrait du *Sacre du printemps* de Stravinski sur le vidéoclip de *Single Ladies* de Beyoncé), etc. D'autre part, les nouvelles technologies ont rendu la musique classique plus accessible que jamais et ont symboliquement mis les deux types de musique sur un pied d'égalité: sur YouTube, on peut passer d'un type à l'autre en quelques clics. Fini, dans ce contexte, le temps où le classique était associé au Grand Art et la populaire au vil divertissement. Alors qu'en 2016 Bob Dylan recevait le prix Nobel de littérature, en 2018, l'album *Damn* du rappeur américain Kendrick Lamar se méritait le prestigieux prix Pulitzer de la musique, traditionnellement décerné à des œuvres du répertoire classique.

Pour Trottier, cette évolution est fondamentalement saine. Sans nier les différences entre le classique et la populaire et sans verser dans le relativisme, le musicologue estime que nous n'avons qu'à gagner à nous ouvrir à une pluralité de genres musicaux. L'écoute du classique n'a pas à être réservée à

suite à la page 24



Le classique fait pop!

suite de la page 23

une petite élite; à l'inverse, les amateurs de classique doivent reconnaître ce qui se fait d'excellent dans le hip-hop, le jazz, le rock, ou encore dans les nouvelles formes musicales hybrides.

Il a bien sûr raison. L'apolitisme de la réflexion laisse toutefois le lecteur sur sa faim. Le principal adversaire de la pluralité musicale que Trottier appelle de ses vœux est l'hégémonie de ce qu'il appelle la pop «planétaire» que les GAFAM propagent. Comme le rappelle l'essai de Brunet (2018) cité plus haut, ladite pop planétaire domine complètement le marché de l'écoute musicale. Pour lutter contre cet adversaire, Trottier semble surtout vouloir miser sur des initiatives individuelles. Le défi appelle au contraire à une réponse politique forte, concourant à redistribuer les milliards des GAFAM vers des pôles locaux de création musicale, à appuyer les radios communau-

taires et d'État ayant la vocation de faire rayonner d'autres musiques, voire à repenser l'éducation musicale auprès de la jeunesse et des adultes. Ce sont en réalité tous les espaces publics diffusant de la musique (restaurants, édifices gouvernementaux, etc.), sans parler de celle diffusée dans les publicités sur les différentes plateformes, qui pourraient faire l'objet d'un combat politique en faveur d'une plus grande pluralité musicale. Ce combat devra d'ailleurs également porter sur une dimension du pluralisme complètement ignoré dans l'ouvrage, à savoir le pluralisme linguistique et culturel; car faut-il rappeler que ladite pop «planétaire» est en réalité une pop anglophone (occasionnellement hispanophone et coréanophone)?

Cela dit, la facture apolitique de l'essai n'enlève rien à sa contribution principale: retracer avec pédagogie et originalité la surprenante histoire de la relation entre les musiques populaire et classique en Occident depuis l'émergence de cette dichotomie au début du XIX^e siècle. ❖

FRIEDRICH ENGELS ET KARL MARX (TEXTES RÉUNIS ET PRÉSENTÉS PAR RICHARD POULIN)

IRLANDE, CLASSES OUVRIÈRES ET LIBÉRATION NATIONALE

Saint-Joseph-du-Lac, M Éditeur, 2021, 478 pages

Ce document de 480 pages produit par M Éditeur est particulier; on ne peut réellement le qualifier d'essai. Il s'agit, en effet, essentiellement d'un ensemble de textes, lettres, rapports, commentaires et échanges entre Engels et Marx qui ont en commun de toucher de près ou de loin à la question nationale irlandaise et à la situation de la classe ouvrière de ce pays à la fin du XIX^e siècle. Parfois, il s'agit d'une simple référence à l'Irlande. La singularité de ces documents, c'est de n'avoir jamais été traduits en français. Pour Richard Poulin, il s'agit là d'une lacune. C'est la raison pour laquelle il s'est chargé de pallier à ce qu'il considère être un manque. Les textes originaux étaient en allemand ou en anglais. Selon monsieur Poulin, ce recueil de textes sera utile tant aux militants qu'aux chercheurs intéressés par la question nationale irlandaise ou par la question nationale tout court. «Pour les internationalistes aussi bien de nations dominées que des nations dominantes, il sera sans doute une source d'inspiration» (p. 28).

Il faut noter que c'est surtout Friedrich Engels qui fut l'initiateur de cet intérêt marxiste pour les questions nationales. Il affirmait péremptoirement: «deux nations en Europe ont non seulement le droit, mais le devoir d'être nationalistes avant d'être internationalistes: les Irlandais et les Polonais. C'est lorsqu'ils sont bien nationalistes qu'elles sont vraiment internationalistes» (p. 22).

Le collaborateur de Marx avait dépeint dans sa jeunesse les conditions misérables de la classe laborieuse en Angleterre et il avait remarqué que, parmi ces travailleurs, les Irlandais se caractérisaient par des conditions particulièrement désastreuses. Ils subissaient de plus l'animosité et le mépris des travailleurs anglais. Cela contribuait à diviser le mouvement ouvrier britannique, chose néfaste selon Marx et Engels. Il faut noter également que sa relation amoureuse avec deux sœurs irlandaises, Mary et Lizzie Burns, ne fut sans doute pas étrangère à cet intérêt pour la verte Érin.

Quoi qu'il en soit, l'intérêt des deux hommes pour cette question nationale dans certaines régions de la planète, Irlande et Pologne dans ce cas, est fort simple. Elle se justifie théoriquement: quand des sociétés dites nationales sont dominées par d'autres sociétés, les classes opprimées de ces sociétés sont doublement opprimées: par leur bourgeoisie et par la bourgeoisie de la société dominante. De plus, les classes ouvrières des deux sociétés tendent elles-mêmes à entrer en compétition. Il

convient alors que la classe opprimée de la société dominée aide sa bourgeoisie à se libérer de la domination extérieure. Une collaboration de classes s'impose. La classe ouvrière irlandaise devait donc favoriser l'indépendance de l'Irlande et se détacher de l'organisation ouvrière britannique dont elle était trop dépendante. C'est ce que nos deux héros de la révolution prolétarienne s'évertueront à proclamer sur toutes les tribunes internationales socialistes du XIX^e siècle.

Après quelques pages plus personnelles de synthèse sur le marxisme et la question nationale irlandaise, Richard Poulin laisse la place aux traductions des écrits d'Engels et de Marx sur l'Irlande et sa question nationale. Nous avons ainsi droit essentiellement à des textes d'Engels qui traitent de la classe ouvrière irlandaise et de l'histoire de l'Irlande. Le premier document est tiré du fameux livre sur la situation de la classe laborieuse en Angleterre qu'il écrivit en 1845 (il faut noter que ce livre, archi connu, a été traduit en 1961, il ne s'agit alors pas d'un texte «non traduit en français»). On y retrouve les thèses classiques de l'industrialisation de l'Angleterre et de l'invasion des villes par des millions de travailleurs, dont beaucoup d'Irlandais. Engels mentionne les menaces que faisaient planer les revendications prolétariennes sur le nouvel ordre établi, mais également les conflits entre classe irlandaise «barbare» et classe ouvrière britannique. Il est également question des conditions misérables de la nation irlandaise et de la difficulté à s'arracher à sa «déchéance». Ensuite, plusieurs documents font référence à une histoire de l'Irlande qu'Engels projetait d'écrire. Nous avons également droit à des notes chronologiques de Marx, sur l'Anti-Dühring, les utopistes, les travaux préliminaires à l'Anti-Dühring, etc. Certains de ces textes sont parfois extrêmement succincts. L'ouvrage foisonne ensuite de textes qui sont eux aussi courts, ou très courts, traitant d'économie politique, de sociologie politique, d'articles et des discours variés, d'interventions publiques, de résolutions, de rapports, etc. Il faut noter une partie de pas moins de cent pages de correspondance, principalement entre Marx et Engels, certaines lettres ne comptant que cinq à six lignes.

Le tout peut donner l'impression d'un fatras décourageant, mais l'initiative de M Éditeur épargnera certainement de longues et fastidieuses heures de recherches à quiconque s'intéresse à ce sujet.

Daniel Gomez
Chef de pupitre politique

